Quotidien National ☎: 01 42 17 20 00
T.M. : 402.444 ex. L.M. : 1.993.000
Mercredi 19 Décembre 2001
Le Monde

Vignettes albanaises

Tirana, année zéro. Ce premier long métrage inégal donne des nouvelles d'un pays sans images

Film albanais de Fatmir Koçi. Avec Nevi Meçaj, Ermela Teli, Robert Ndrenika. (1 h 29.)

Contrairement au récent *Serbie, année zéro,* ce petit film est loin d'être aussi prétentieux que son titre. Fatmir Koçi, qui réalise ici son premier long métrage, laisse en paix les mannes de Rossellini, s'aventurant plutôt sur les chemins de la comédie, familiale, sentimentale et routière. Niku (Nevi Meçaj), le personnage principal, survit à Tirana grâce à un camion de fabrication chinoise qu'il essaie désespérément de maintenir en état de marche. Autour de lui, voisins, parents et amis ne rêvent, ne parlent que d'émigration.

Un camionneur est un personnage bien pratique pour parcourir un pays, et Fatmir Koçi flirte parfois, au hasard des pérégrinations de son héros, avec le dépliant touristique. La grande benne du camion chinois sert également de réceptacle à symboles : statue de Staline ou blockhaus construit sous Enver Hoxha et acheté par un touriste allemand. Cette accumulation d'épisodes ne fait pas tout à fait un film, plutôt un reportage fictif d'où émerge un portrait composite de la vie en Albanie, vue par un jeune intellectuel.

Parfois, le scénario égrène les problèmes de société avec un esprit de sérieux que dissimule mal le ton enjoué qu'affecte le cinéaste. On aura compris, au bout de cette heure et demie, que les Albanaises qui quittent leur pays finissent la plupart du temps sur les trottoirs de l'Europe riche, que la corruption a été érigée en principe de gouvernement et que la jeunesse manque de points de repère.

LE SYNDROME AFRICAIN

Mais il arrive aussi que les vignettes de cette collection prennent vie, le temps d'une séquence tournée dans un cinéma brusquement envahi par de petits gangsters ou qu'un personnage dépasse son statut de symbole social pour prendre vie, comme cet homme d'affaires que l'on découvre, au tout début du film, en train de tourner une publicité. Le portrait de l'immeuble où vit la famille de Niku, structure d'une laideur et d'un délabrement monstrueux, aurait sans doute suffi à faire un film. Ces voisins précipités les uns sur les autres par la misère, toujours prêts à sortir leur fusil d'assaut en cas de conflit, sont le matériau d'une grande comédie noire.

On retrouve en fait dans ce film issu d'un pays à la cinématographie sinistrée le syndrome du cinéaste africain, ce désir de tout mettre d'un coup en un seul film, stimulé par la crainte de ne pouvoir plus jamais tourner. Cette angoisse délétère ne réussit pourtant pas à dissiper le charme réel de *Tirana, année zéro.* Souvent le film trouve un rythme détendu qui permet aux acteurs de s'épanouir, on peut alors s'abandonner à ces images d'un pays resté si longtemps sans visage.

T. S.